

naissent mal, c'est que vos marins de l'aube à la chute du jour, sont des héros. (Vive approbation.)

Par la décentralisation, — et ici je mets, avec toute la réserve que je dois et toute l'amitié que j'ai pour mon vieux collègue, M. le ministre de la guerre, je mets au fait de définir la centralisation. Je croie que tous les attributions, d'exécution qui sont actuellement entre les mains du ministre de la guerre passent aux commandants des corps d'armée provinciaux, et qu'il garde, lui, toutes ses attributions de direction, de surveillance et de contrôle qui garantissent son action supérieure en même temps que sa responsabilité politique.

Enfin, messieurs, par une éducation moins subalterne, moins routinière que celle à laquelle nous sommes accoutumés; par une éducation plus haute, vous montrerez à l'armée la grandeur et l'austérité de sa mission publique; vous lui montrerez que les troupes vaillantes et les solides sont celles qui travaillent, qui sont obéissantes, qui marchent à l'ennemi dans le calme, après, comme il a dit le précédent orateur, s'être inclinés devant le Dieu des armées! (Applaudissements à droite.)

Vous la ramènera à la simplicité, à la modestie. Vous serez la première Assemblée de ce siècle qui ait aperçu le vrai génie de l'armée française, qui lui ait donné sa véritable direction, et vous aurez sauvé le pays! (Vifs et nombreux applaudissements.)

On écrit à l'Union de la frontière d'Espagne: « Depuis trois jours, on répète sur tous les tons que cette fois toute la Biscaye a déposé les armes. — On ajoute qu'un traité, qui rappellerait peut-être celui de Vergara, signé Maroto, serait intervenu entre la junte de cette province et le duc de la Torre. Les volontaires retourneraient tranquillement chez eux, les chefs viendraient se reposer en France des fatigues de leur campagne. »

« La Gazette officielle est encore muette à l'égard de cette paix tant désirée par les italianizados. — Nos lettres, ainsi que les journaux de Madrid du 26, qui nous sont parvenus régulièrement, ne parlent que de la soumission de Cuevillas en Biscaye avec 300 hommes. »

« Les bataillons de la Navarre, ceux de Palava, ceux du Guipuzcoa, les forces carlistes de la Catalogne, de l'Aragon, des deux Castilles, de la Galice, de l'Estramadure, etc., continuent leur guerre de guérillas avec un succès incontestable. »

« Nous donnons le démenti le plus formel à la double nouvelle: 1° De la mort de Don Carlos, par suite de prétendues blessures ou de chute de cheval. 2° De la mort de son frère Don Alphonse. Un de nos amis a eu l'honneur de le voir, le 17 courant, et a reçu quelques instructions de Son Altesse le 24. »

et enfin, le ministère progressiste, ce ministère de « pure » libéralisme, de « financiers », de « politiques honnêtes et régénérateurs. » — ce sont les mots de leurs anciens programmes. — Le ministère progressiste tombe, au milieu de la guerre civile, après une campagne électorale où l'excès d'autorité est allé jusqu'à la fraude; il tombe, laissant un énorme déficit financier, sous le coup d'une accusation publique pour déplacement de 500,000 francs affectés à un emploi secret, — à la surveillance de comptes de toutes sortes imaginés par le cabinet lui-même.

Tel est le bilan des progressistes après quatre ans de pouvoir. La déception est amère pour l'Espagne. Elle sait aujourd'hui ce que valent le prurisme, le libéralisme, la sagesse politique et l'habileté financière de ces prétendus régénérateurs si acharnés, autrefois, à critiquer, à accuser le gouvernement.

Ne croirait-on pas lire l'histoire des hommes du 4 septembre: celle de leur opposition passée et le tableau de leur impuissance et de leurs excès au pouvoir? Jamais une identité plus parfaite n'exista entre deux pays, entre deux groupes. Décidément, des deux côtés des Pyrénées, les « progressistes » étaient de la même espèce, même attitude, même vantardise, même acharnement, même avidité du pouvoir; et le lendemain du succès, mêmes abus, même incapacité, mêmes fléaux pour la nation!

Si l'opinion publique ne tire pas de ce double exemple un enseignement efficace, il faut renoncer à lui apprendre quoi que ce soit.

« Quant à la discussion sur la loi militaire, elle a eu, hier, pour principal organe M. le général Trochu. Il a été, comme toujours, plein d'élegance dans la forme et d'élevation dans les aperçus. Sa diction calme, mesurée, a obtenu de l'auditoire ce silence flatter, cette attention soutenue dont bien peu d'orateurs ont le privilège de jouir. Il en a profité pour poser les grands principes moraux sur lesquels doit reposer notre réforme militaire. Au lieu de s'égarer dans les règlements, qui ne sont, comme il l'a dit, que la formule de la vie militaire, l'orateur a préféré rechercher les éléments moraux qui fondent une armée. La confiance excessive en nous-mêmes, qui a fait de nos succès passés la cause de nos malheurs présents, en endormant notre vigilance, a été dégagee par lui avec esprit et vigueur. Il a fait voir que c'était dans l'affaiblissement de l'âme humaine que consistait l'affaiblissement de la discipline; et qu'il y avait une discipline sociale qui était la meilleure origine de la discipline du soldat. »

« C'est, en effet, dans l'éducation morale du pays tout entier, et surtout de l'enfance, que repose l'espoir de cette revanche dont on parle trop et à laquelle on ne songe pas assez. Aussi ai-je quelque raison de penser que la majorité insistera sur cette grande question. Sous ce rapport, l'instituteur et le prêtre sont plus qu'on ne pense les collaborateurs du général en chef. Il ne serait pas inutile que le législateur et surtout les mœurs publiques leur fissent dans la société une part plus importante et plus considérée. Malheureusement notre génie national n'a d'égards que pour les fonctions sociales où l'imagination et la vanité trouvent leur compte. L'hum-

ble et ingrat labeur qui élève dans l'ombre l'âme d'un enfant, rest, pour ainsi dire, qu'on ne pense, dans les succès militaires. Les grands capitaines et les hommes d'Etat ne sortent que de nos écoles libres et régénérées. »

« On lit dans la Correspondance de Genève: « M. de Bismark a déclaré en plein parlement qu'il se servait volontiers de l'hypocrisie en politique. C'est peut-être là un principe de la nouvelle morale Dollingérienne et vieille-catholique; en tous cas, un exemple parti d'aussi haut ne saurait manquer de porter ses fruits. Il faut que le prince-chancelier soit bien assuré d'être passé maître dans cet art du mensonge pour avouer aussi rudement qu'il en use au besoin! Nous le savions, mais sa confession publique a son prix et nous nous demandons de quoi seront faites les couronnes de ce triomphateur, quand il sera arrivé au Capitole, en passant par la via sacra qu'il foule aux pieds avec tant d'insolence. »

« Voici, du reste, quelques signes avant-coureurs de ce que pourra devenir avec le temps l'Empire antiromain, fondé par la dynastie prussienne: « A Munich, un élève du gymnase de Louis, âgé de 17 ans, a profané l'hostie qu'il avait reçue pour la communion pascale, s'en est servi pour cacher une lettre, et s'est vanté de son sacrilège en présence de ses camarades. »

« Dans un « institut royal » en relations avec ce même gymnase, un autre écolier n'a pas craint de lever la main sur un prêtre, son professeur. »

« Enfin, un gentilhomme de 70 ans, connu pour sa science et son patriotisme, le baron d'Ausseis a été maltraité à Strasbourg par des professeurs (ivres ou non?) au point de mourir, quelques jours après, des suites de ses blessures. »

« Il y a toujours eu de mauvais écoliers, des professeurs impies et des ministres sans conscience, mais jamais on n'en a vu, ni en si grand nombre, ni d'aussi impudents qu'en ce siècle de progrès. Cela doit être, car la souveraineté de l'Etat, telle que les modernes l'entendent, est la négation même de Dieu et une tentative de la créature pour détrôner son créateur. »

« Une proposition a été présentée par 150 députés de toutes nuances pour que la distribution des places dans la salle des séances soit différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Entre autres réformes, on demande qu'au lieu d'une tribune de la presse, il y en ait deux. L'urgence est votée sur cette proposition. Comme elle pourrait venir peu après le vote de la loi de l'armée, il importerait qu'une des deux tribunes fût consacrée à la Presse de province et de l'étranger. Car, depuis l'installation de l'Assemblée à Versailles, il n'a pas été possible à la presse des départements, qui dispose d'une bien plus grande publicité que tous les journaux de Paris, d'obtenir la tribune qui avait été mise à notre disposition sous les régimes précédents. Pour obtenir cette réparation et cette justice, il suffirait que le rapport contint la simple mention que l'une des deux tribunes réservées à la Presse sera donnée aux journaux de la province et de l'étranger. »

DE SAINT-CÉRON.

Un miracle à Paris.

« Voici qui va bien faire rire nos libres-penseurs roubaixiens. Il vient de s'accomplir à Paris, en plein Paris, devant de nombreux témoins, un miracle, un vrai miracle. C'est incroyable, c'est absurde, c'est tout ce que vous voudrez, mais pourtant cela est. Un des écrivains les plus distingués de la presse parisienne, M. Armand Ravelet, avocat, docteur en droit, juré consulte éminent, se porte garant du fait qu'il rapporte en ces termes: Hier, jour anniversaire du massacre des

otages par la Commune, il y a eu toute la journée, à la chapelle des Pères Jésuites, de la rue de Sèvres, une affluence extraordinaire. Un miracle récent, un événement sans précédent devant lequel on ne peut que se prosterner, était venu augmenter la foi des fidèles qui s'entretenaient avec émotion de la cité des prières adressées à Dieu sur le tombeau des Pères morts l'année dernière à pareil jour. En effet, il y a trois semaines environ, un enfant avait été instantanément guéri d'une maladie grave devant laquelle la médecine se déclarait impuissante. »

« Le jeune André D..., âgé de dix ans, était atteint depuis deux mois d'une maladie nerveuse que la médecine appelle tétanie ou contracture des extrémités, avec amaurose et surdité intermittentes. L'enfant ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Il restait tout le jour sur son lit, dans une chaise longue, et ses visites amicales portaient la marque, chaque jour plus profonde, de ses souffrances. Ses forces diminuaient sensiblement. Non-seulement ses jambes lui refusaient tout service: le mal qui s'était en lui le privait tantôt de la vue, tantôt de l'ouïe, et l'isolait ainsi du monde extérieur; enfin les fonctions intérieures elles-mêmes ne s'accomplissaient plus, et les sources de la vie semblaient se tarir. »

« Ses parents, éparpillés non pour le guérir. La médecine était inefficace. Dieu se réservait d'autres moyens. »

« Le jeune André est très-pieux. Il appartient à une famille où l'on considère que la science des vérités divines est la première que l'on doit apprendre à l'enfance et qu'il reçoit une éducation profondément chrétienne. Voyant le chagrin de ses parents, il conçut la pensée de faire une neuvaine aux PP. Jésuites, sacrés par la Commune, et obtint sans peine l'assentiment de ses parents. La neuvaine commença le 23 avril. Le dimanche 28 avril à huit heures du matin, on amena l'enfant en voiture; on le porta à la chapelle et on l'étendit non sans peine ni douleur sur lui sur deux chaises avec des coussins. Son précepteur disait la messe. Son frère âgé de douze ans la servait, et toute la famille rassemblée, prosternée avec un mélange de résignation et de foi, suppliait Dieu de rendre à la santé au pauvre enfant. »

« Le prêtre commença la messe, puis, après avoir dit le confiteor, il monta à l'autel et baisa la pierre sacrée en prononçant ces paroles de la messe: Seigneur, nous vous prions, par les mérites des saints dont les reliques reposent ici... A ces mots, il éprouva une sorte de commotion et eut comme l'instinct d'un miracle. L'enfant, de son côté, sentit qu'un phénomène que rien ne pouvait expliquer s'accomplissait en lui, et il s'aperçut que ses jambes étaient instantanément dégagées et guéries. N'osant en croire ses sens, il attendit quelques instants encore, puis, à l'évangile, il rejeta la couverture qui était sur ses pieds et se leva. Ses parents effrayés voulurent étendre les mains pour le soutenir, il les remercia doucement en leur disant que ce soin était inutile et qu'il était guéri. Une émotion extraordinaire s'empara de la famille, du prêtre, de toute l'assistance. »

« La messe s'acheva. André put se prosterner pendant l'élévation, se relever et s'asseoir, s'agenouiller encore; il était radicalement guéri. Après la messe, et l'action de grâces, il marcha seul, et craignant qu'on ne crût pas assez à sa guérison, il gagna la rue en courant et voulut revenir à pied à la maison. Toute trace du mal avait disparu. Sa figure même n'en portait plus les traces, et les brillantes couleurs de la santé lui étaient revenues. »

« Il passa toute la journée à courir dans le jardin, à jouer; le soir il revint, toujours à pied, à la chapelle entendre le salut; monta deux étages de la maison pour vénéraler des objets laissés par les Pères. Le mercredi suivant, dernier jour de la neuvaine, il put revenir encore et servir la messe, et depuis lors il n'a plus rien ressenti du mal qui l'avait si cruellement frappé. »

« Nous racontons ce fait sans commentaires. Il s'est passé il y a quelques jours au milieu de ce Paris incrédule qui pourra y fermer les yeux, mais ne le contredira point. Une quantité innombrable de témoins en pourrait certifier l'exactitude. La famille de l'enfant occupe une position considérable, et la considération dont elle jouit la met à l'abri du soupçon. Un médecin des plus distingués, un des princes de la science, lui donnait ses soins; il l'a vu avant et après sa guérison, et a constaté ce changement extraordinaire devant lequel la science reste confondue. Voilà pourquoi la chapelle

se furent apaisés, et que la réflexion réagissant sur son cerveau, lui eût fait entrevoir les résultats de sa violente rupture avec M. de Rieux, il se repentit de son emportement et il s'accusa d'ingratitude envers mademoiselle d'Hauterive dont l'amour plus grand que les ordinaires de ce monde avait cherché un refuge en Dieu, pour se placer hors d'atteinte de tout autre passion humaine. Il eut honte de se voir ainsi rapetissé par elle. Marie, dans son adorable tendresse, lui avait noblement fait le sacrifice de sa jeunesse, de son rang, de sa beauté de sa vie. A dix-huit ans, elle s'était condamnée au long suicide du cloître; lui, il n'avait pas eu seulement le vulgaire courage d'étouffer sa colère et de chercher à triompher, par sa résignation, de l'opiniâtreté de l'ancien ambassadeur. Il l'avait bravé, il l'avait provoqué, il l'avait insulté, et tout rapprochement entre eux était maintenant impossible. Il avait volontairement brisé le lien qui pouvaient l'unir à celle qu'il aimait; elle était désormais perdue pour lui, perdue par sa faute et perdue sans retour!

« Accablé par l'étendue de son malheur, Amaury demeura éveillé une partie de la nuit. Devant lui passait et repassait incessamment le pâle fantôme de Mlle d'Hauterive. Il la voyait dans la cellule de son couvent, agenouillée aux pieds du Christ, et cherchant dans la prière une consolation à son désespoir. Puis, le temps de son noviciat finissait, elle

sous le tranchant des ciseaux, s'habillait de blanc comme pour un hyménée, se traînait ensuite jusqu'à l'autel, et là elle se fiançait au Seigneur. Le lendemain, Amaury, dévoré de fièvre, écrasé de douleur, accablait et repoussait tour à tour mille projets insensés. Parfois il voulait se rendre chez M. de Rieux, solliciter de lui une entrevue lui demandant pardon de ses paroles de la veille, et abjurer le nom de son père d'adoption, en échange de la main de Marie. Puis bientôt, s'accusant de faiblesse, de lâcheté, il se reprochait son amour comme un crime, et il prenait la résolution d'en triompher ou d'en mourir. »

« Ce duel terrible entre son devoir et son cœur se termina par une complète victoire remportée sur son cœur par son devoir. Il était dans son appartement, où un jour, douloureusement distrait de ses travaux par le souvenir de mademoiselle d'Hauterive, lorsque la porte de sa chambre s'ouvrit tout à coup. Il tourna vivement la tête, regarda, poussa un cri, se leva et se précipita dans les bras de sa mère, qui venait d'entrer suivie d'André Morin. »

« Madeleine lui apprit bientôt qu'étonnés et inquiets de son subit départ, ils s'étaient décidés à faire le voyage de Paris. Amaury chercha à justifier son brusque éloignement de Nantes par un surcroît imprévu d'occupations. La tendresse de Mme Morin se contenta de ces raisons spécieuses; André, lui, garda le silence,

ble aux regards interrogateurs de son fils. — Et vous voilà ici pour longtemps, je l'espère? dit enfin le jeune avocat. — Ton père voulait te voir et repartir ensuite, reprit Madeleine, mais j'en ai décidé autrement, et nous demeurons ici tout le temps de tes vacances, puis alors nous te dirons adieu jusqu'à l'année prochaine. — Bonne mère! dit Amaury en embrassant de nouveau Mme Morin: et maintenant, ajouta-t-il, qu'il est bien convenu que tu restes avec mon père, je vais vous montrer mon petit appartement et la pièce que je vous destine. — C'est cela, interrompit joyeusement Madeleine. — Un quart d'heure plus tard, elle disait à André, en lui faisant admirer le magnifique spectacle qui se déployait devant eux de la chambre qu'Amaury leur avait assignée pour demeurer et dont les fenêtres s'ouvraient sur le quai Voltaire, vis-à-vis le Louvre. — N'est-ce pas comme dans le Paradis, n'est-ce pas? — Oui, répondit d'un ton rêveur son mari. — Midi sonna à la pendule. — Je suis forcé de vous quitter pour un rendez-vous d'affaires dit Amaury que la présence d'André et de Madeleine ne pouvait distraire du souvenir de Mlle d'Hauterive. — De quel côté vas-tu? lui demanda

— Dans le faubourg du Roule, mon père. — Eh bien! je sors avec toi; Madeleine profitera de notre absence pour s'installer ici. — Tu ne trompes pas ta femme, et suivit son fils dans sa chambre à coucher. — Quelques secondes, et je suis à toi, dit le jeune homme en s'appretant à passer un habit. — Tu remettras à demain ton rendez-vous, lui répondit brusquement le vieillard; nous sommes seuls, il faut que je te parle. — Nous causerons en route, mon père, répliqua son fils. — Sonne ton domestique, et prévien-le que tu n'y es pour personne, interrompit M. Morin. — Un grand étonnement se peignit sur le visage d'Amaury. — André tira un cordon de sonnette; le domestique entra. — S'il se présente quelqu'un pour moi, lui dit le jeune avocat, vous répondrez que je suis absent. — Et si Mme Morin vous questionne, vous lui direz que nous venons de partir, ajouta André. — Le domestique se retira. — Il se fit un silence de plusieurs minutes. — M'apprendras-tu ce que tout cela signifie? dit enfin Amaury à son père. — Mon fils, tu nous caches un secret,

— Tu frissonnais convulsif passa dans les cheveux d'Amaury. — Ce secret, quel est-il? continua le vieillard. — Tu te trompes, mon père, balbutia Amaury. — Tu me caches un secret, reprit fermement Morin, et je veux le connaître. — Mais je te jure... — Ne jure pas, mon fils, tu mens; oui, vous mentez, Amaury. Le jeune avocat rougit et pâlit tour à tour. — La suite au prochain numéro.

Spécialité de dentiers en tous genres. Traitements spéciaux pour le REDRESSÉMENT DES DENTS. VERBRUGGEE DENTISTE. BREVETÉ PAR S. M. LE ROI DES BELGES. RUE D' L'HOSPICE, 8, ROUBAIX. Cours public de physique. More, édi 29 mai, à 8 h. 1/4 de soir. Expériences avec la machine pneumatique.

« M. de Bismark a déclaré en plein parlement qu'il se servait volontiers de l'hypocrisie en politique. C'est peut-être là un principe de la nouvelle morale Dollingérienne et vieille-catholique; en tous cas, un exemple parti d'aussi haut ne saurait manquer de porter ses fruits. Il faut que le prince-chancelier soit bien assuré d'être passé maître dans cet art du mensonge pour avouer aussi rudement qu'il en use au besoin! Nous le savions, mais sa confession publique a son prix et nous nous demandons de quoi seront faites les couronnes de ce triomphateur, quand il sera arrivé au Capitole, en passant par la via sacra qu'il foule aux pieds avec tant d'insolence. »

« Voici, du reste, quelques signes avant-coureurs de ce que pourra devenir avec le temps l'Empire antiromain, fondé par la dynastie prussienne: « A Munich, un élève du gymnase de Louis, âgé de 17 ans, a profané l'hostie qu'il avait reçue pour la communion pascale, s'en est servi pour cacher une lettre, et s'est vanté de son sacrilège en présence de ses camarades. »

« Dans un « institut royal » en relations avec ce même gymnase, un autre écolier n'a pas craint de lever la main sur un prêtre, son professeur. »

« Enfin, un gentilhomme de 70 ans, connu pour sa science et son patriotisme, le baron d'Ausseis a été maltraité à Strasbourg par des professeurs (ivres ou non?) au point de mourir, quelques jours après, des suites de ses blessures. »

« Il y a toujours eu de mauvais écoliers, des professeurs impies et des ministres sans conscience, mais jamais on n'en a vu, ni en si grand nombre, ni d'aussi impudents qu'en ce siècle de progrès. Cela doit être, car la souveraineté de l'Etat, telle que les modernes l'entendent, est la négation même de Dieu et une tentative de la créature pour détrôner son créateur. »

« Une proposition a été présentée par 150 députés de toutes nuances pour que la distribution des places dans la salle des séances soit différente de ce qu'elle est aujourd'hui. Entre autres réformes, on demande qu'au lieu d'une tribune de la presse, il y en ait deux. L'urgence est votée sur cette proposition. Comme elle pourrait venir peu après le vote de la loi de l'armée, il importerait qu'une des deux tribunes fût consacrée à la Presse de province et de l'étranger. Car, depuis l'installation de l'Assemblée à Versailles, il n'a pas été possible à la presse des départements, qui dispose d'une bien plus grande publicité que tous les journaux de Paris, d'obtenir la tribune qui avait été mise à notre disposition sous les régimes précédents. Pour obtenir cette réparation et cette justice, il suffirait que le rapport contint la simple mention que l'une des deux tribunes réservées à la Presse sera donnée aux journaux de la province et de l'étranger. »

DE SAINT-CÉRON.

Un miracle à Paris.

« Voici qui va bien faire rire nos libres-penseurs roubaixiens. Il vient de s'accomplir à Paris, en plein Paris, devant de nombreux témoins, un miracle, un vrai miracle. C'est incroyable, c'est absurde, c'est tout ce que vous voudrez, mais pourtant cela est. Un des écrivains les plus distingués de la presse parisienne, M. Armand Ravelet, avocat, docteur en droit, juré consulte éminent, se porte garant du fait qu'il rapporte en ces termes: Hier, jour anniversaire du massacre des

otages par la Commune, il y a eu toute la journée, à la chapelle des Pères Jésuites, de la rue de Sèvres, une affluence extraordinaire. Un miracle récent, un événement sans précédent devant lequel on ne peut que se prosterner, était venu augmenter la foi des fidèles qui s'entretenaient avec émotion de la cité des prières adressées à Dieu sur le tombeau des Pères morts l'année dernière à pareil jour. En effet, il y a trois semaines environ, un enfant avait été instantanément guéri d'une maladie grave devant laquelle la médecine se déclarait impuissante. »

« Le jeune André D..., âgé de dix ans, était atteint depuis deux mois d'une maladie nerveuse que la médecine appelle tétanie ou contracture des extrémités, avec amaurose et surdité intermittentes. L'enfant ne pouvait ni marcher, ni même se tenir debout. Il restait tout le jour sur son lit, dans une chaise longue, et ses visites amicales portaient la marque, chaque jour plus profonde, de ses souffrances. Ses forces diminuaient sensiblement. Non-seulement ses jambes lui refusaient tout service: le mal qui s'était en lui le privait tantôt de la vue, tantôt de l'ouïe, et l'isolait ainsi du monde extérieur; enfin les fonctions intérieures elles-mêmes ne s'accomplissaient plus, et les sources de la vie semblaient se tarir. »

« Ses parents, éparpillés non pour le guérir. La médecine était inefficace. Dieu se réservait d'autres moyens. »

« Le prêtre commença la messe, puis, après avoir dit le confiteor, il monta à l'autel et baisa la pierre sacrée en prononçant ces paroles de la messe: Seigneur, nous vous prions, par les mérites des saints dont les reliques reposent ici... A ces mots, il éprouva une sorte de commotion et eut comme l'instinct d'un miracle. L'enfant, de son côté, sentit qu'un phénomène que rien ne pouvait expliquer s'accomplissait en lui, et il s'aperçut que ses jambes étaient instantanément dégagées et guéries. N'osant en croire ses sens, il attendit quelques instants encore, puis, à l'évangile, il rejeta la couverture qui était sur ses pieds et se leva. Ses parents effrayés voulurent étendre les mains pour le soutenir, il les remercia doucement en leur disant que ce soin était inutile et qu'il était guéri. Une émotion extraordinaire s'empara de la famille, du prêtre, de toute l'assistance. »

« La messe s'acheva. André put se prosterner pendant l'élévation, se relever et s'asseoir, s'agenouiller encore; il était radicalement guéri. Après la messe, et l'action de grâces, il marcha seul, et craignant qu'on ne crût pas assez à sa guérison, il gagna la rue en courant et voulut revenir à pied à la maison. Toute trace du mal avait disparu. Sa figure même n'en portait plus les traces, et les brillantes couleurs de la santé lui étaient revenues. »

« Il passa toute la journée à courir dans le jardin, à jouer; le soir il revint, toujours à pied, à la chapelle entendre le salut; monta deux étages de la maison pour vénéraler des objets laissés par les Pères. Le mercredi suivant, dernier jour de la neuvaine, il put revenir encore et servir la messe, et depuis lors il n'a plus rien ressenti du mal qui l'avait si cruellement frappé. »

« Nous racontons ce fait sans commentaires. Il s'est passé il y a quelques jours au milieu de ce Paris incrédule qui pourra y fermer les yeux, mais ne le contredira point. Une quantité innombrable de témoins en pourrait certifier l'exactitude. La famille de l'enfant occupe une position considérable, et la considération dont elle jouit la met à l'abri du soupçon. Un médecin des plus distingués, un des princes de la science, lui donnait ses soins; il l'a vu avant et après sa guérison, et a constaté ce changement extraordinaire devant lequel la science reste confondue. Voilà pourquoi la chapelle

Spécialité de dentiers en tous genres. Traitements spéciaux pour le REDRESSÉMENT DES DENTS. VERBRUGGEE DENTISTE. BREVETÉ PAR S. M. LE ROI DES BELGES. RUE D' L'HOSPICE, 8, ROUBAIX. Cours public de physique. More, édi 29 mai, à 8 h. 1/4 de soir. Expériences avec la machine pneumatique.